Lancement d'un séminaire d'élèves sur l'émancipation
Présentation

Il semble aujourd'hui qu'un paradigme historique est sur le point de s'achever : celui défini par l'effondrement du bloc soviétique, où l'on a cru pouvoir consacrer la « fin de l'histoire », le caractère indépassable du modèle de la « démocratie libérale », moment où tout projet d'émancipation de la société se voyait emporté par le tourbillon de l'amalgame totalitaire. Mais plus grand monde ne s'enthousiasme aujourd'hui devant le triomphe du capitalisme : le culte du profit, la société de consommation, les inégalités sociales (et leur démesure à un niveau mondial), beaucoup s'accordent pour s'en indigner. Et pourtant ceux qui prennent acte, tentent de lutter et de construire, sont trop rares, trop *divisés* ou trop *isolés* – cet isolement des individus qui est la marque même de notre société, auquel s'ajoute le poids des contraintes économiques, de la vie quotidienne, des conditionnements en tous genres, publicitaires ou médiatiques…
Ce séminaire espère apporter à cette situation problématique des éléments de compréhension, en traçant certains repères d'une affirmation possible. Et c'est dans cette perspective qu'on se propose de partir du concept d'*émancipation* – point de départ seulement, puisque le principal réside dans le contenu, le plus riche et le plus dense possible, qu'on donnera à son application.
S'émanciper, c'est s'affranchir d'une autorité, d'une domination, d'une tutelle, d'une servitude, d'une entrave, d'une contrainte morale ou intellectuelle, d'un préjugé, etc… - la définition est large, et ouvre sur deux questions fondamentales : celle du sujet de l'émancipation (*qui* s'émancipe ?) et celle de l'objet de l'émancipation (*de quoi* s'émancipe-t-on ?). Une des conditions indispensables qu'il faut poser en vue d'y trouver une issue politique, c'est que l'émancipation s'inscrive dans l'universel, qu'elle nous concerne tous sans exclusion (ce qui ne veut pas dire que tous en soient le sujet à tout moment – le prolétariat chez Marx était une partie de la société, mais une partie dont la lutte devait concerner l'humanité tout entière). Et, comme on le voit, cette idée d'émancipation est marquée par un risque d'indétermination, que tout le travail du séminaire consistera à réduire, tout en sacrifiant le moins possible de son ouverture - ce que rendra possible l'acte consistant à replacer l'émancipation dans notre époque, et dans les problèmes précis qu'elle pose ; et le paradigme anti-émancipatoire finissant décrit plus haut ne correspondait pas tant à la défaite d'un modèle d'émancipation (que les pays du bloc soviétique n'étaient manifestement pas – constituant ce que Castoriadis appelait un « capitalisme bureaucratique ») qu'à la victoire d'un modèle de non-émancipation.

Pourquoi avoir recours, *aujourd'hui*, à un tel concept ?

1) Tout d'abord, pour concilier deux dimensions différentes de la critique du capitalisme (dégagées par L. Boltanski et E. Chiapello dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*), qui sont affaiblies par leur antagonisme, et seraient extrêmement fortes dans leur réunion ; il s'agit d'une part de la critique sociale (axée sur une critique de l'exploitation, des injustices sociales et des inégalités économiques) et d'autre part de la critique « artiste » (dénonçant l'inauthenticité, le conformisme, l'aliénation dans les modes de vie).
L'émancipation doit consister avant tout en une réappropriation collective de la critique du capitalisme. En effet, il faut faire le double constat d'un affaiblissement et d'une récupération. Affaiblissement de la critique sociale d'abord, historiquement décrédibilisée, et plus concrètement d'une pensée de l'exploitation. Située dans le mode de production mais le débordant sans cesse, l'exploitation doit être repensée en termes de différentiels de mobilité du capital et du travail, des

cadres supérieurs nomades et des travailleurs forcés à l'autochtonie. Les uns ne bougent qu'au prix d'une immobilité contrainte des autres. Un autre défi consistera à comprendre comment la gouvernementalité moderne impose de nouvelles manières de maximiser les forces productives tout en minimisant les résistances, logiques étendues à tous les domaines de la production du savoir. La question du sens de la grève des travailleurs intellectuels en lutte aujourd'hui passe par une exploration du concept de capital cognitif défini par Boutang. Le savoir doit lui aussi déserter. Récupération de la critique artiste ensuite, par le nouvel esprit du capitalisme alias l'idéologie managériale. Autonomie, liberté, projet, activité, singularité, réseau et enthousiasme, prise de risque et connectabilité, sont des termes qui pourraient convenir en même temps à l'émancipation et au programme des écoles de commerces les plus huppées. Pasolini, dans « Le discours des cheveux », article publié le 7 janvier 1973 dans le Corriere della sera met en scène le cycle de la résilience de l'idéologie dominante, qui récupère un signifiant (les cheveux longs) dès qu'il est porteur de contestation, dès qu'il parvient à l'expression publique ou privée d'un discours et de pratiques de résistance et de refus, pour le détourner et se l'approprier, pour reprendre à son compte le signifiant tout en détournant de son sens critique le signifié. Jean Sarkozy est la preuve que l'on peut être de droite et avoir les cheveux longs, ceux-ci étant devenus tout aussi « tendance » que la notion d'autonomie.
Le double défi que la notion d'émancipation devra affronter est donc d'embrasser une crédibilité et une viabilité nouvelles tout en rendant impossible toute tentative de récupération – ce qui ne peut être tenté que dans une conjonction des deux critiques (artiste et sociale), le succès-récupération de l'une palliant l'affaiblissement-pertinence de l'autre. Car chacune des deux critiques a en réalité besoin de l'autre : la critique sociale seule ne fait pas sortir du paradigme du développement économique et technologique, de la production de richesses et de ses conséquences écologiques et culturelles (cherchant alors dans un Etat puissant la possibilité de leur redistribution permanente et quantifiée) ; la critique artiste seule reste prisonnière de conduites purement individuelles (consistant par exemple à refuser la société de consommation) ou d'un niveau d'expression uniquement symbolique, coupé des réalités matérielles où s'ancre la domination. Or l'idée d'émancipation semble à même de correspondre aux réquisits de ces deux critiques : contre l'exploitation (notamment économique), l'émancipation est libération de la tutelle du capital, réappropriation des décisions et des moyens économiques par ceux qui travaillent ; contre l'aliénation, la pauvreté en expérience et en sens de nos modes de vie, l'émancipation est une libération des conditionnements qui pèsent sur nous, une réappropriation de nos désirs et de nos actes, un chemin vers l'affirmation riche et authentique de soi.
Quant à l'émancipation proprement politique (et non seulement économique, sociale ou culturelle), elle peut se définir à la fois dans les deux domaines – elle correspond à la réalisation d'une *démocratie* effective (et non fictive), appuyée sur un concept d'autonomie (tel qu'a pu par exemple le définir Castoriadis).

2) Parler d'émancipation, ensuite, pour parer à un certain éclatement des luttes politiques, lié à l'absence d'idée commune et fédératrice, et au caractère *partiel* et *local* inhérent à toute action. Si le pouvoir surgit désormais dans l'immanence des relations sociales, à la fois individualisant et totalisant (la dernière campagne de Mac Donald : « Venez comme vous êtes », l'illustre à merveille : tout le monde est invité à venir dans sa singularité même sur fond d'une identité profonde de consommateur au visage graisseux et au sourire béat), si donc le biopouvoir innerve chaque domaine de la vie sociale, tout en la fragmentant, il est illusoire de souhaiter lui opposer une lutte organisée selon un front commun. Les résistances se dévoilent en chaque point du réel, dans chaque situation concrète où le nœud des dominations se retourne de manière plastique. La prise de judo symbolise le mieux ce renversement du rapport de force obtenu au profit d'un micro-déplacement des énergies… Il n'est peut être plus question de dépasser le local ou la situation au profit d'une lutte généralisée. Il n'est

surement plus question de dépasser la multitude singulière vers un quelconque peuple unifié sous la figure de la souveraineté (cf les travaux de Negri sur ce sujet). Ce que l'idée d'émancipation permet, en tant qu'idée enveloppant des conséquences pratiques, en tant qu'horizon dynamique, c'est de repenser l'inscription d'une action dans un champ plus large qui lui donne sa raison d'être, en évitant le piège d'un agir global qui n'aboutirait jamais à rien et écraserait tout en les chapeautant les initiatives locales.

L'idée d'émancipation, à condition d'être quelque peu précisée dans sa forme, pourrait unir ainsi une pluralité d'expérimentations et de combats, qui viendraient constituer la diversité de son contenu – union par connivence, par mise en résonance d'expériences et de constructions diverses, et non pas par le biais d'une organisation politique à vocation structurante ou centralisante (à ce titre il ne peut guère y avoir, sauf à réintroduire le morcellement, de « parti » de l'émancipation, à moins que le mot « parti » ne gagne un sens métaphorique, se présentant comme une structure informelle – cf. l'usage qu'a fait le *Comité invisible* de l'expression « Parti imaginaire »).
En somme, la potentialité unificatrice que nous souhaiterions trouver dans l'idée d'émancipation consiste à inscrire dans un horizon dynamique nombre d'actions aux effets réduits et localisés (voire micropolitiques) ; il en va ainsi des associations et collectifs qui n'assument pas vraiment d'horizon politique, et ce parce qu'une politisation rimerait, dans les cadres de la société actuelle, avec le choix d'un parti, ou du moins, d'une ligne politique. Par la même occasion, plus aucune action ne peut être taxée de *trop locale*, du moment qu'elle s'inscrit sur cet horizon. De la musique à l'éducation populaire, d'innombrables activités exclues de ce qu'on appelle classiquement le « domaine politique » pourront trouver un point de rattachement à l'idée d'émancipation. Quant aux nombreux mouvements sociaux qui ont lieu ces temps-ci, et en ce moment précis, ils supposent l'émancipation dans leur existence même, mais s'aliènent souvent (ou sont aliénés) par un oubli des perspectives qui pourtant les animent. Lutter contre des décrets venant compléter une loi ne suffit pas, là où il faut saisir le soubassement des processus en cours, leur logique : Il faut pouvoir rattacher les décrets sur la mastérisation, les statuts des doctorants et enseignants-chercheurs, à la LRU, et la LRU au processus de Bologne qui scelle l'emprise sur nos sociétés des logiques gestionnaires et managériales (marchandisation, quantification, adaptation au « monde du travail »). Dans ce cadre, assumer ouvertement l'émancipation comme perspective, ce serait empêcher qu'on rejette le mouvement au rang de simple inquiétude liée à tel détail d'une loi, ou au rang de réaction stérile et peu constructive.
Car l'idée d'émancipation ne doit évidemment pas s'en tenir à la *négation* des contraintes, mais doit consister en des propositions et des constructions affirmatives où elle est manifeste, effective. Au reproche massif et souvent paralysant d'une absence d'alternative au capitalisme, il faut opposer la variété des pratiques concrètes dégageant chaque fois des possiblités nouvelles (AMAP, SEL, Universités populaires, écoles Fresnay, Mouvement des Sans Terre au Brésil, révolte des Indiens du Chiapas…).

Pour toutes ces raisons, le concept deleuzien de « plan » semble apporter une « texture » conceptuelle particulièrement appropriée à l'idée d'émancipation qu'il faudrait construire : simple « coupe dans le chaos », le plan se définit comme un lieu de la pensée, une orientation, une série de repères ; construire un « plan d'émancipation » (concept que Deleuze n'aurait lui-même probablement pas admis – bien que ses concepts d'agencement et de machine de guerre pourraient aider à le penser), c'est définir une orientation dans le chaos des situations politiques ; c'est ensuite peupler cette perspective de « situations émancipées », définies par le fait qu'elles fonctionnent et qu'elles durent, tout comme une œuvre d'art se définit par son aptitude à « tenir debout » (*Qu'est-ce que la philosophie ?*, chap.7). Et dans le même temps le plan *excède* tout ce qu'on y construit, le « fait fuir », imprimant une

continuation inévitable et illimitée à l'activité productrice qu'il suscite. De fait on voit bien que l'émancipation ne s'acquiert jamais *une fois pour toutes* et qu'elle n'est jamais un *point d'arrivée*.

Il faut ajouter que cette volonté de construire une idée, ouverte mais déterminante, de l'émancipation se rapproche considérablement de la tentative appelée de ses vœux par Alain Badiou (dans *De quoi Sarkozy est-il le nom ?)* qui consisterait à construire une troisième forme de *l'hypothèse communiste – hypothèse* qui, précisément, n'a pas à être un projet, un programme, un terme susceptible d'être jamais atteint définitivement, tandis que communisme doit s'entendre en un sens fondamental (celui du « stade final » décrit par Marx) absolument distinct de ses réalisations historiques particulières (jamais un mot n'a autant été associé à une phrase, par pure connexion idéologique, à savoir « on a vu ce que ça a donné »). Une des fonctions de ce séminaire pourra être d'ouvrir des pistes en vue de cette « troisième forme », qui est également une « nouvelle forme » à créer. L'émancipation pourrait, au même titre que le communisme comme pure *hypothèse*, constituer un point de décision universel, non-négociable, parfaitement distinct du sens « dominant » de la politique (comme gestion des intérêts), point qui autorise en même temps une ouverture considérable.

Les problèmes les plus concrets et les plus complexes sont encore devant nous ; ce séminaire tentera donc modestement d'ouvrir un chantier, traçant un terrain d'échanges et de mises en résonance pour toutes les perspectives théoriques et critiques, tous les cas concrets d'action et de construction politique, qui se retrouvent dans cette idée minimale d'émancipation, idée à laquelle correspondent des points et des brèches dans toutes les situations et les domaines de la vie.. C'est pourquoi, au-delà de sa nécessaire ossature conceptuelle (et donc philosophique), ce séminaire se veut absolument interdisciplinaire, voire même extra-disciplinaire (puisqu'il pourra accueillir des idées et des témoignages qui ne relèvent d'aucune discipline universitaire). Et c'est évidemment un appel permanent à contributions, un lieu ouvert appropriable par tous, qui tirera sa richesse de la diversité de ceux qui y apporteront de nouvelles idées, de nouvelles pratiques, de nouveaux savoirs.

Benjamin Faure et David Amalric. **(contact : david.amalric@ens.fr)**
Tous les mardi après-midi (14h-19h). Salle à déterminer, mais en période de mouvement, le séminaire se tiendra dans l'aquarium (i.e. l'entrée de l'ENS).
Début le 10 mars 2009.